



DOSSIER DE PRESSE

SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2022



© Melody Garreau

EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE
DU 17 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE 2022

D'OC

une commande photographique en Occitanie

**PAUL BAUDON, THÉO COMBES,
PAULINE DUPIN, MELODY GARREAU,
ADRIEN RIBET, MARIANNE THAZET**

D'OC / PAUL BAUDON, THÉO COMBES, PAULINE DUPIN, MELODY GARREAU, ADRIEN RIBET, MARIANNE THAZET

CENTRE PHOTOGRAPHIQUE DOCUMENTAIRE
DU 17 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE 2022

Visite presse : vendredi 16 septembre à 17h30
Vernissage : samedi 17 septembre à 11h
Visite commentée : dimanche 18 septembre à 15h

L'idée force du projet D'OC a été de proposer à six jeunes photographes, travaillant dans le style du documentaire de création, de les intégrer dans un projet d'aide à la production qui prend corps en Occitanie.

Portée par ImageSingulières, cette commande de deux années où la parité, trois femmes et trois hommes, est respectée, est une itinérance, guidée par les grandes lignes – non exhaustives – qui dessinent la géographie de ce territoire.

Le projet D'OC a été lancé en décembre 2019 avec une première commande passée à la photographe Melody Garreau le long des voies navigables. Elle a été suivie par trois autres jeunes photographes dans le courant de l'année 2020 : Adrien Ribet qui a traversé les Pyrénées, Marianne Thazet qui a suivi les chemins de Compostelle et Théo Combes qui a arpenté la ville de Montpellier. En avril 2021, Paul Baudon et Pauline Dupin ont rejoint le projet pour travailler sur la ville de Toulouse et sur le Parc national des Cévennes, et ainsi compléter la vision de ce territoire, qui ne veut en aucun cas être exhaustive.

En 2022, le résultat de cette commande donne lieu à une grande exposition, présentée de septembre à décembre au Centre photographique documentaire - ImageSingulières à Sète. Le livre « D'OC six regards sur l'Occitanie », co-édité avec les éditions lamaindonne, sortira en septembre. Les textes de Marie-Hélène Lafon (Prix Renaudot 2020), viennent avec talent alimenter notre réflexion sur cette nouvelle région si riche d'une histoire millénaire et de paysages multiples.

Un volet pédagogique viendra compléter l'exposition, dont la circulation pourra démarrer en 2023.

D'OC est soutenu par l'ETPA, mécène du projet

Avec le soutien de



D'OC une commande photographique en Occitanie

Le pays a été ballotté en tous sens pendant la pandémie qui s'est depuis muée en crise, inflation, et même guerre aux portes de l'Europe. Avec une instabilité politique à venir sans doute. Mais si le mal-être venait de bien plus loin ? Des gilets jaunes dont nous avons imaginé la révolte en produisant, depuis Sète, la France Vue d'ici ? C'était en 2014 et nous avons alors aidé vingt-six photographes à dépeindre en images un pays chaviré et déjà inquiet.

C'est une autre voie, plus modeste, que nous avons choisi cette fois-ci pour explorer et découvrir une partie de la France qui n'échappe en rien aux vicissitudes actuelles du pays : l'Occitanie.

L'Occitanie, c'est grand comme l'Irlande. Treize départements, pour une région à l'image des Länders allemands, et née du remembrement de 2016 quand nous sommes passés de 22 à 13 entités. Par une volonté politique manifeste de simplification administrative... Exit le Languedoc-Roussillon et le Midi-Pyrénées et vive l'Occitanie...

Mais les choses ne sont pas aussi simples car les départements qui avaient vocation à disparaître sont toujours là, et bien là, et la décentralisation a finalement peu progressé depuis la réforme. Un autre mal français sans doute. Quant aux économies imaginées par la loi, elles restent à trouver. Voici pour l'aspect politique de la chose.

Mais ce qui nous a le plus intéressé à ImageSingulières c'est finalement la géographie. Cette région est si vaste, si longue, si large qu'on a du mal à en définir les contours. Elle reste abstraite dans notre imaginaire. L'Occitanie se réfère plus à une histoire, une culture, une langue qu'à un territoire. C'est ce à quoi nous avons voulu nous atteler, en imaginant lancer sur des pistes diverses, de jeunes photographes acquis au style documentaire, tous croisés à la fin de leur cycle d'études à l'ETPA. C'est l'idée force du projet : donner à voir une géographie subjective de l'Occitanie.

Six regards, six styles photographiques. La parité respectée et le temps long, vertu cardinale du documentaire, ont fait de ce travail une œuvre originale et sensible. Les règles, ou plutôt l'absence de règles, ont parfois dérouté les uns et les autres, mais tous ont fini par tracer leur sillon dans leurs territoires respectifs : les Pyrénées, les Cévennes, les voies navigables, les chemins de Compostelle et les deux capitales Toulouse et Montpellier que tout oppose et que leur appartenance régionale rassemble.

C'est tout l'objet de cette carte blanche de laisser suffisamment de liberté aux auteurs en les obligeant tout de même à documenter lors de leur itinérance, une pièce du puzzle constitutif de la carte de la région, et en les intégrant à un projet d'aide à la production qui prend corps et vit en Occitanie.

Valérie Laquittant et Gilles Favier
ImageSingulières

LES ÉDITIONS LAMAINDONNE ET IMAGESINGULIÈRES PRÉSENTENT

d̄oc six regards
sur l'Occitanie

Photographies de Paul Baudon, Théo Combes, Pauline Dupin, Melody Garreau,
Adrien Ribet et Marianne Thazet
Textes de Marie-Hélène Lafon

SORTIE SEPTEMBRE 2022

format : 17,2 x 24 cm

140 pages

90 photographies en N&B et quadrichromie

couverture reliée

Prix de vente 30 €

*« C'est un pays comme un secret, un pays d'herbe et de vent,
chevelu, ensauvagé et magistral.*

*C'est une source et un mirage, un risque et une chance,
une promesse et un défi.*

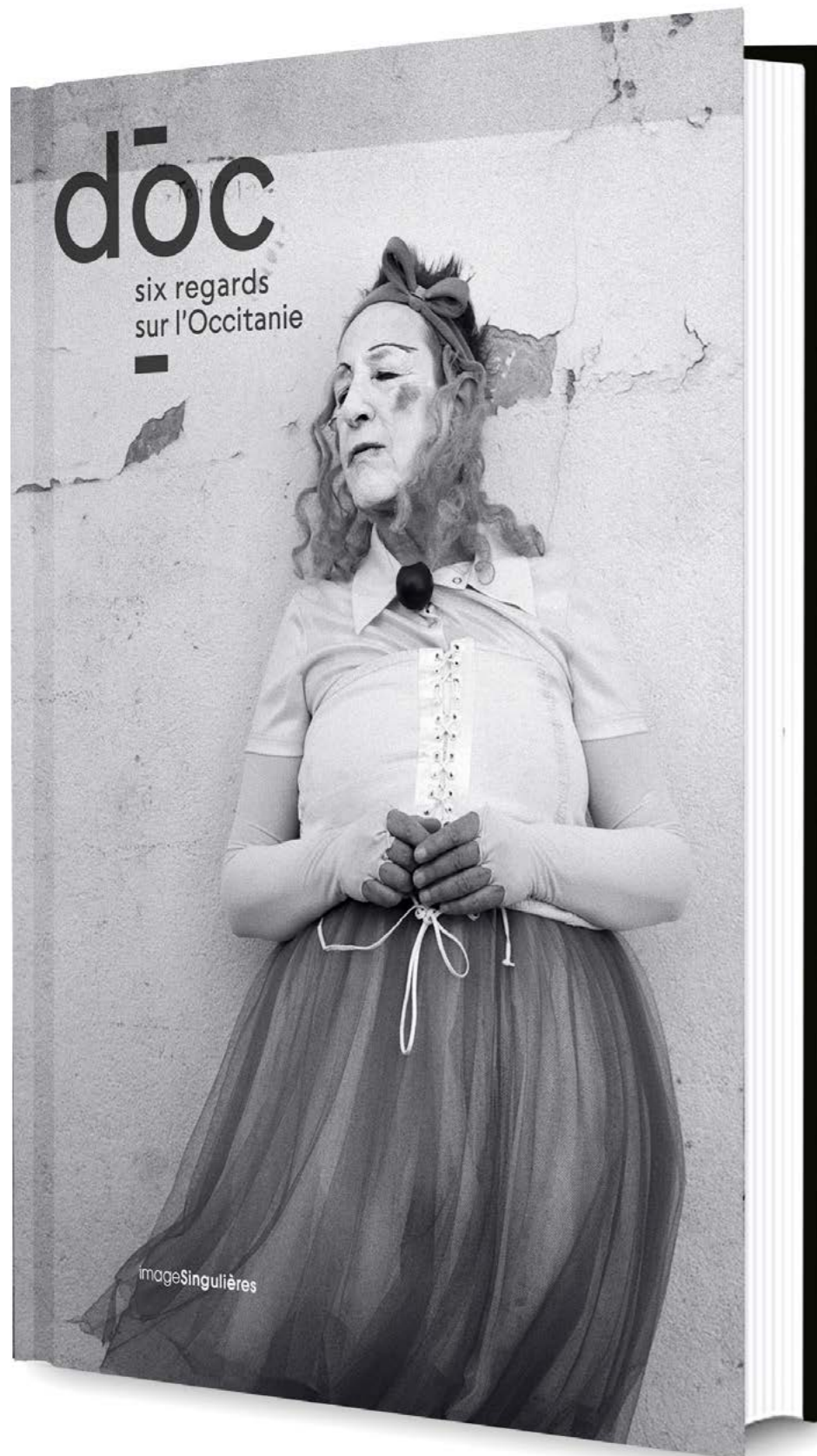
*On le rêve, on l'espère, on l'a fui, on l'a quitté, on le
retrouve,
on croit l'appivoiser, il échappe, il s'échappe.*

*Il a tous les visages. Il ne craint plus la mort.
Il a traversé des temps immémoriaux. »*

Marie-Hélène Lafon

extrait du livre « D'oc, six regards sur l'Occitanie »

Marie-Hélène Lafon est professeure agrégée et écrivaine française.
Lauréate de nombreux prix littéraires dont le Prix Goncourt de la
nouvelle en 2016 et le Prix Renaudot en 2020.



ADRIEN RIBET

Les Hautes-Pyrénées, la vallée d'Aure, il connaît sur le bout des doigts, Adrien. Grâce surtout à son grand-père qui l'a baladé un peu partout pendant son enfance. C'est un endroit qui l'inspire, où il a envie de photographier... Alors il a frappé aux portes de la vallée perdue, s'est arrêté, un peu trop longtemps parfois, à son goût, mais il lui fallait entendre toutes les histoires de ces vieux qu'il respecte tant. Boire aussi le café réchauffé et les gâteaux trop secs. Il a photographié et appris beaucoup de ces anciens qui ne forcent pas le rythme du temps, qui s'écoule ici plus lentement qu'à la ville. Les familles sont éclatées, les enfants partis depuis longtemps, mais ceux qui sont encore là profitent de ce qui leur reste de chemin. Ils sont seuls, mais la montagne est une présence rassurante: «Quand je la regarde, elle est silencieuse, mais j'ai l'impression qu'on pourrait discuter ensemble...»



Né à Toulouse en 1994 et passionné depuis tout jeune par l'art et le cinéma, Adrien Ribet intègre l'ETPA de Toulouse en 2015. La photographie documentaire lui permet de raconter les histoires des personnes qu'il rencontre. Sa série « Quand vient le jour », sur un groupe vivant en marge de la société, a été sélectionnée pour la projection Jeune Photographie-Occitanie en 2019 au Centre photographique ImageSingulières.

Cette aventure-là, était-ce une première commande?

En tant que telle oui, une commande un peu nihiliste avec des règles très floues. Je me suis senti un peu perdu au début. J'aurais aimé sans doute avoir un cadre plus strict. Mais, en même temps, je n'étais pas en terre inconnue...

En parlant de territoire, les Pyrénées te ramènent à ton enfance, semble-t-il...

Oui, je n'y ai que des bons souvenirs familiaux. Particulièrement avec mon grand-père, qui a été une sorte de pygmalion pour moi. Je l'adore. L'enfance, l'école puis la photographie, ou plutôt l'envie de photographier, de garder la mémoire de ces petits bonheurs: tout est au pied de ces montagnes.

Ce travail sur la vallée d'Aure, c'est une suite de ton projet d'étudiant?

Oui, avec la même structure de paysages et de portraits. Du format carré et de la couleur. Avec toujours l'idée de l'immersion, de la rencontre et du respect des gens que je photographie. Une forme d'ADN photographique que j'aimerais conserver à l'avenir...

Le format carré, n'est-ce pas un peu lourd et lent?

Ah non... Je me pose, je parle avec les gens, avec les montagnes aussi parfois! La lenteur ajoute au plaisir de la photographie. On ne fait pas de reportage ici, on écoute, on regarde, on parle et parfois on fait une image. C'est peut-être cela mon défaut, ma lenteur, mon trop grand respect, surtout des vieux.

Tu es très attentif au cadre dans tes portraits...

Oui, je suis un peu large en général, car le contexte social est important. Le désordre dans la cuisine ou les animaux dans la cour sont une partie du portrait.

Que font les gens dans cette vallée reculée?

De l'élevage. Principalement de l'élevage, des vaches et des moutons. C'est sans doute la dernière génération, car les montagnes se vident doucement. C'est pour cela qu'il faut parler avec les derniers habitants. Ils savent. Ils connaissent tout. Les fermes ne seront pas reprises, pour la plupart, même s'il y a quelques néo qui arrivent.

As-tu des regrets avec ce travail?

Des regrets, oui et non... Je me suis trop mis la pression sans doute. Mais j'ai aussi compris que mémoriser ce territoire et ces gens-là dépassait largement la photographie, pour moi. Les Pyrénées sont une source d'inspiration inépuisable, et je sais ce qu'il me reste à faire.

MARIANNE THAZET

Les chemins de Compostelle? Marianne a pensé de suite: introspection, défi sportif et religion. Une définition classique. Trop classique...? Au fur et à mesure de ses errances, son bébé de deux mois sur le dos, elle a tracé son sillon, s'égarant en chemin loin des sentiers battus. En gîte, en camion, les rencontres sont venues toutes seules, surtout des jeunes, au début. Ils fuyaient la pandémie, avaient soif d'espace, de liberté... Une jeune femme qui se baigne nue en plein hiver, mais aussi un pasteur protestant trop accueillant au gré de sa hiérarchie et qui ne trie pas les pèlerins. Et puis des tas de gens qui habitent l'itinéraire imposé. «J'ai apprécié d'être considérée comme une vraie photographe, que l'on m'ait laissé autant de choix et fait confiance, car j'ai commencé la photo un peu tard et par accident...»



Née en 1989, Marianne Thazet se passionne pour l'art depuis toujours. En 2019, elle obtient son diplôme à l'ETPA de Toulouse et est récompensée par la mention spéciale du jury. Marianne Thazet questionne l'attention portée à notre environnement par un regard décalé bien à elle. Elle raconte en suggérant, en photographiant l'insignifiant, en sublimant le détail. En 2020, sa série « Désespoir heureux » est sélectionnée pour la projection Jeune Photographie-Occitanie à Sète et pour l'événement du nouvel observatoire photographique du Grand Est.

Dis-moi, Marianne, tu n'as pas peur de grand-chose... Partir sur les chemins avec un bébé de deux mois...

J'aime le défi... Non, plus sérieusement, j'étais très heureuse de participer à ce projet, et partir avec mon fils a rendu l'expérience encore plus mémorable pour moi.

Pourquoi cette envie?

Parce que, d'un seul coup, on m'offre l'opportunité de travailler à ma façon, et d'exprimer librement ma photographie.

J'ai pris cela comme une grande chance. J'ai mis cependant un certain temps à m'organiser, à comprendre ce qu'on ne me demandait pas! Au départ, pour moi, les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle évoquaient la religion, inévitablement.

Mais, petit à petit, j'ai compris que je prenais le sujet de façon trop terre à terre, les chemins étaient simplement une indication géographique pour mailler un territoire. Chacun de nous six avait une partie de la région Occitanie à couvrir. Bien sûr, le long de mon itinéraire, la religion est présente obligatoirement, mais ce n'est pas ce qui domine. On dit que chaque tracé dans la terre, chaque chemin, créent des sillons, des remous et des à-côtés... j'ai donc cherché à me perdre dans ces derniers, et ce sont ces allers-retours entre le chemin et ses à-côtés qui ont finalement constitué mon travail.

Avais-tu déjà travaillé sur des jeunes qui fuient un peu la société pour ton travail d'école?

Oui, la recherche d'un ailleurs, les chemins parallèles et les réflexions alternatives ont toujours été des sujets de

réflexion passionnants pour moi... J'aime questionner en images les penseurs de ce « désespoir heureux ». Dans mon travail sur les chemins, j'en reviens inévitablement aux inspirations de mes travaux précédents, mais la forme est différente.

Parle-nous de cette superbe photographie, cette femme nue qui se baigne en hiver dans la rivière...

C'est la première image que j'ai faite de la série, elle a créé le squelette de mon travail. C'est une amie venue marcher avec moi pour ma première sortie en janvier. Il faisait froid, l'eau était glacée, elle s'est baignée et m'a offert cette photo. C'est parfois comme cela que naissent les images...

Tu as créé un collectif récemment. Pourquoi?

Nous sommes trois, basés en Ariège, le collectif, c'est Trigone. Nous avons les mêmes sensibilités et la même approche de la photographie documentaire, une photographie qui fait sens pour nous... À trois on est plus forts, non?

MELODY GARREAU

Melody ne sait plus trop si elle est anglaise ou française. Anglaise, oui bien sûr par sa famille, sa mère et sa sœur, qu'elle a tellement bien photographiées. Car la famille et son intimité sont au cœur du travail de celle qui conserve coquettement un accent à couper au couteau... Mais un peu plus française depuis qu'elle a quitté Brighton et posé valises et appareils dans notre beau Sud. Melody hésite moins quand il s'agit de sa pratique photographique, et l'argentique a ses faveurs avec toutes les expérimentations sur l'image qu'il permet.



Née en 1993, Melody Garreau vit à Toulouse. Elle a étudié la photographie à l'ETPA, dont elle a reçu le Grand Prix en 2017. Elle travaille, depuis plusieurs années, sur des projets intimes autour de la famille, en photographie argentique. Ses travaux ont été exposés au festival Circulations à Paris, au festival Manifesto à Toulouse, au Centre photographique à Sète, ou encore aux Promenades Photographiques de Vendôme, où elle a remporté le Prix du Public en 2018.

Quelles sont les difficultés que tu as rencontrées au début du projet?

Au début? C'était que, de prime abord, je trouvais le territoire du canal du Midi pas super attirant. Finalement cet inconfort m'a plu, et puis c'était pas du tout ce que je pensais. Bien sûr, le tourisme occupe beaucoup de place, les bateaux pour les vacances sont plus nombreux que les vraies péniches... Mais il y a un monde caché là et tout autour du canal. Une histoire touchante à écrire, la fin de quelque chose. Et puis d'habitude c'est moi qui choisis mon univers de travail. Là, on m'a imposé un lieu. C'était la première fois. Et puis je travaillais souvent en Angleterre avant ce projet. Mais, maintenant, j'habite ici!

Avec un si vaste terrain de jeu photographique, comment t'y es-tu prise?

Normalement je m'arrête longtemps. Je peux rester un mois avec quelqu'un, mais là je devais aborder les choses autrement. Et les images sont forcément différentes, avec un peu moins de proximité, les portraits un peu plus distanciés. Je t'avoue que j'ai eu au début une grosse angoisse de la page blanche. D'ailleurs, je n'ai pas commencé tout de suite. Mais, très vite, je suis partie à vélo et j'ai retrouvé mes repères. Puis j'ai voyagé avec un marinier quelques jours sur sa péniche, et l'errance, la recherche des images au hasard a pu commencer.

Ce monde inconnu, autour du canal dont tu parlais tout à l'heure?

Oui, ce sera une suite que je donnerai à D'OC. Les éclusiers et les autres qui travaillaient là ont plein d'histoires incroyables et méconnues. C'est un monde qui disparaît, que je ne voyais pas au début. Je ne voyais que le

canal. Ce ruban qui relie les deux mers et qui traverse des régions si différentes. Le canal, c'est un pont entre les choses. Avant, ce devait être bien plus vivant, l'éclusier vendait des œufs et des légumes aux travailleurs du canal, c'était comme un village. Maintenant, les touristes sont là et les platanes disparaissent!

Comment veux-tu continuer le canal?

Je vais agrandir jusqu'à Bordeaux. Choisir des lieux aléatoires. Il y a quelque chose en plus à faire en déambulant de Bordeaux au Rhône, non?

Et le style de tes images?

J'ai expérimenté la matière. Beaucoup. Trop peut-être, mais c'est ça qui me plaît, toucher à la matière...

Que retiens-tu de cette expérience au final?

Avec les autres, on s'est peu rencontrés. On avait un décalage dans le temps, mais, en voyant le résultat final, je vis le collectif, il devient concret. Je retiens les belles rencontres, j'ai essayé d'éviter la nostalgie du passé... Moi, j'erre dans le présent, même si, dans ces lieux où il ne se passait rien, j'ai ressenti une forme d'intemporalité.

PAUL BAUDON

Le vrai plaisir pour Paul, c'est le travail collectif et l'émulation qu'il crée chez chacun. Ce n'était pas sa première résidence mais celle-ci était spéciale, car documenter les jeunes à Toulouse après la Covid, c'était aussi parler un peu de lui... « J'ai essayé de ne pas tomber dans les stéréotypes, qu'on ne catalogue pas les jeunes Toulousains, d'aller aussi vers les milieux qui m'attiraient... » Il y avait aussi la peur du jugement des amis, jeunes photographes comme lui pour bon nombre d'entre eux. Toulouse: lui le Bordelais, il commence à bien connaître et il se souvient de son arrivée dans la ville rose: « J'ai senti qu'un autre Sud commençait là... » Ce travail fut l'occasion aussi de quelques ajustements dans sa manière de travailler, de penser sa photographie autrement, de changer de format, du 4X5 couleur au carré noir et blanc. Mais cela a finalement peu d'importance, car « le plus important c'est la narration, pas le médium... » dit-il. Il affirme ainsi sa position de témoin engagé des situations sociales.



Paul Baudon est né en 1993 en Gironde. Après avoir obtenu une licence en information et communication, il intègre l'ETPA de Toulouse où il obtient le Grand Prix en 2019. Ses projets photographiques se concentrent sur des questions sociales, d'histoire et de démographie. En 2020, sa série « Manifester », présentée au Centre photographique documentaire - ImageSingulières la même année, remporte le Prix Mark Grosset catégorie documentaire. Il est lauréat de la Bourse Laurent Troude 2022 avec « Péninsule », un travail sur le Médoc.

Paul, as-tu retrouvé le Toulouse des gilets jaunes et des manifs?

Pas tout à fait, même si les jeunes dont je parle étaient pour certains dans les grandes manifs de 2019 que j'avais documentées à l'époque. Un bon souvenir de photographe: mes premières parutions dans Libération, mes premières expositions... Mais aussi forcément un contexte différent à la sortie de la Covid.

Qui sont ces jeunes Toulousains?

Il y a beaucoup d'étudiants, et beaucoup d'étudiants étrangers ici. C'est une ville et une jeunesse très cosmopolites, et j'adore ça. C'est une ville particulière, très attachante, et les étudiants ont du mal à la quitter après leur cursus universitaire. Il y a aussi un investissement flagrant de cette jeunesse dans la culture alternative et militante...

Pour revenir aux manifs de l'époque, cela t'a-t-il aidé à te définir en tant que photographe?

Oui, bien sûr. Je ne me suis pas arrêté au désordre de la rue pour mes images, je suis aussi allé à la rencontre des victimes et j'ai tenté de scénariser les armes utilisées par les forces de l'ordre. Je me suis posé la question de ce que représentait la rue, justement. Peut-être le seul espace d'affirmation politique et de confrontation possible face à l'ordre établi.

Tu avais déjà travaillé avec les jeunes en Allemagne tout au long de l'ancienne démarcation entre l'Est et l'Ouest...

Très différemment, au moyen format numérique et sous forme de diptyques. Un travail en cours que je complèterai dès que je le pourrai. Mais là je viens d'avoir la bourse Laurent Troude, et je vais pouvoir m'atteler à un projet documentaire dans le Médoc, ma région originelle. Ce sera un travail sur un territoire, une

péninsule, situé à la pointe de ce que l'INSEE appelle «le couloir de la pauvreté» et où précarité et isolement cohabitent avec activités estivales et grands noms des domaines viticoles. Et j'aurai une année complète pour une nouvelle carte blanche, ce qui me convient tout à fait.

Si on en revient à Toulouse, tu parlais tout à l'heure de communautés militantes ou alternatives...

Elles sont nombreuses, il y a beaucoup de confrontations politiques à Toulouse. Des antifas ou au contraire des identitaires.

Il arrive qu'elles s'opposent violemment, on aime la castagne ici. Je voulais montrer comment ces groupes militants reprenaient la rue peu à peu en tant que lieu principal d'expression, après en avoir été privés par les confinements successifs.

Tu aimes te confronter aux autres photographes de ton âge, tu aimes l'émulation qu'il y a quand on travaille collectivement...

Oui, c'est très très motivant... Avec des amis ou d'autres photographes. C'est ce que je fais déjà au sein du collectif Trigone avec Marianne Thazet et Anthony Jean. Un territoire commun, beaucoup d'échanges avec certains, un peu moins avec d'autres, tout au long du projet, et puis une exposition et un livre collectifs, c'est chouette. Le travail que nous faisons est un travail de solitaires alors, dès qu'on peut former un groupe, on en profite!

PAULINE DUPIN

C'est le mode du portrait qu'elle privilégie pour définir les trajectoires personnelles de ses « sujets », qui sont le plus souvent des femmes. Pour Pauline, chaque image est un fragment de récit, et c'est ainsi qu'elle a pensé Premiers pas, son voyage en train aux confins de la mer Noire, un retour aux sources de ses origines roumaines, avec toujours ces figures féminines sur lesquelles elle projette une histoire personnelle longtemps fantasmée. C'est donc à un parfait contre-emploi que nous l'avons conviée pour D'OC, où sa mission fut d'imaginer en photographies les paysages du parc national des Cévennes... Elle en a tout de même profité pour nous glisser quelques rencontres inopinées, qui font la joie du métier.



Née en 1995, Pauline Dupin étudie à l'Institut des Arts de Toulouse, puis à l'ETPA, où elle obtient son diplôme avec une mention spéciale en 2020. Adeptes du portrait, sa démarche tend à questionner le lien qu'entretiennent les femmes avec leur environnement. La naissance, la vieillesse, les notions de filiation sont autant d'éléments qui composent son travail. Ses séries ont été exposées dans plusieurs festivals tels que les Promenades Photographiques de Vendôme ou les Nuits Photographiques de Pierrevert.

Était-ce ta première carte blanche?

Oui, et elle est arrivée peu de temps après l'obtention de mon diplôme à l'ETPA. C'était une chance de pouvoir démarrer sur une commande d'auteur dès la sortie de l'école.

Le territoire que l'on t'a donné pour le projet, l'avais-tu déjà parcouru?

J'avais eu l'occasion de le parcourir à quelques reprises et à différentes saisons... Plutôt le sud des Cévennes, plus aride et encaissé. J'ai toujours été fascinée par ce territoire et par la diversité des paysages et des configurations géographiques.

Que représente-t-il, ce territoire justement, maintenant pour toi?

Un fort attachement, un endroit où je trouve refuge, particulièrement dans les Cévennes lozériennes, où j'ai passé plus de temps. Il y a une histoire très forte, des mémoires ancrées dans les paysages que content ses habitants (la guerre des Camisards, la Seconde Guerre mondiale).

As-tu fait des rencontres particulières?

Mon premier passage dans les Cévennes était assez déconnecté de ses habitants, j'étais partie de l'idée de me focaliser sur les paysages. Puis s'est fait sentir l'envie de me rapprocher des locaux et d'intégrer de l'humain par une présence suggérée dans mon travail. J'y ai rencontré Charlotte, une femme avec qui j'ai fait un travail intime de plusieurs mois, sur elle et son accouchement à la maison, dans un écolieu. Mais trois autres rencontres m'ont amenée à voir mon travail sous un angle différent. Laurence, pure Cévenole depuis plusieurs générations, érudite de connaissances sur son territoire, m'a fait découvrir, par le prisme de son histoire familiale et de l'histoire des Cévennes, des villages et lieux préservés. J'ai rencontré aussi un couple atypique, d'une quarantaine d'années, éleveurs d'ânesses et propriétaires d'un camping à la ferme, six enfants, aussi passionnés par l'histoire des Cévennes, dans la vallée du mont Aigoual. Ces rencontres m'ont

permis de prendre toute la mesure de l'histoire du territoire et de ses mémoires. Le terme de « résistance » est revenu fréquemment dans mes discussions avec les gens, comme un symbole fort de ce territoire.

Quelles furent les difficultés rencontrées?

La principale a été de sortir d'une lecture classique de la photographie de paysage et d'en proposer une plus intime et incarnée.

J'ai voulu démarrer le sujet à la chambre, car cet outil amène un temps plus long, une présence différente à l'espace que l'on occupe. Mais j'ai essuyé plusieurs problèmes techniques qui m'ont finalement ramenée à un outil plus simple, au numérique.

Les règles? Trop floues? Assez précises?

J'ai aimé le format de la commande, la dimension territoire et paysage était selon moi une ligne directrice suffisante, qui ne m'a pas contrainte et qui amenait assez de liberté dans la manière dont je voulais aborder le sujet.

Comment te définis-tu en tant que photographe? Et quels sont tes projets?

Une photographe de l'intime et des petites histoires, des trajectoires personnelles et des mémoires qui en émanent. J'ai toujours ce besoin prégnant de me sentir connectée au sujet sur lequel et avec lequel je travaille. Je prévois de repartir en Roumanie pour continuer ma série Premiers pas, née d'une volonté de découvrir un pays dont je tire mes origines, et faire le portrait de femmes roumaines. Je vis aussi à Tunis depuis quelques mois et je travaille sur un sujet qui questionne la problématique de l'accès à la terre pour les femmes tunisiennes.

Travailler en équipe ça fait quoi?

Je venais juste de sortir de l'école et c'est vrai qu'à un moment, on se retrouve propulsé et au début un peu isolé. Ce projet m'a confortée dans l'idée de travailler un jour de manière pérenne en collectif.

THÉO COMBES

Il a été le barman-photographe d'un des hauts lieux des nuits montpelliéraines, le Black Out, un bar ouvert une belle partie de la nuit. Obligé de travailler pour financer ses études de photographie, il a imaginé cette solution pour déjà nous parler avec ses images de l'envers du décor. Un petit Contax, une relation privilégiée aux clients du bar et une première série avec des cadrages au cordeau et des images au flash direct que n'aurait pas renié le grand maître suédois Anders Petersen. Voici pour les débuts...



Théo Combes est né en 1993 à Montpellier. Il est diplômé de l'ESMA Montpellier en 2015 et de l'ETPA de Toulouse en 2017. Depuis, il collabore régulièrement avec le journal *Libération* et honore des commandes de particuliers. En 2019, il est le premier lauréat de la Bourse Laurent Troude avec sa série « Noire Méditerranée », un travail toujours en cours qui a été présenté dans le cadre de la projection Jeune Photographie-Occitanie au Centre photographique ImageSingulières la même année et à la Galerie du Château d'eau à Toulouse en 2021. En 2022, il est lauréat de la grande commande photographique initiée par le Ministère de la Culture et pilotée par la BNF.

Théo, Montpellier ou Toulouse?

Ah, pas facile de répondre... Évidemment, je suis né à Montpellier, une partie de ma famille y vit encore. J'y ai tous mes souvenirs d'enfance, quelques amis, mais finalement pas autant d'attaches que cela. Et Toulouse, c'est là que j'ai vraiment découvert la photo et c'est aussi une ville très différente. Les Montpelliérains ne revendiquent pas leur attachement à leur ville avec la même énergie que là-bas. Peut-être le turnover des étudiants ici fait que la population se renouvelle sans cesse et qu'à Toulouse on y reste plus après la fac? Mais choisir entre les deux m'est impossible...

Cette première série dans le bar, que représente-t-elle dans ton parcours?

C'est la première. La première fois que je travaille un peu sur le long terme et que je me rends compte que photographe peut être un métier. Et que je découvre ce que cela représente d'être un témoin, un peu privilégié, de la société...

Revenons à D'OC, c'est ta première carte blanche?

Oui! mais j'avais aussi obtenu la bourse Laurent Troude pour Noire Méditerranée, un projet documentaire sur les apports de l'immigration historique sur la côte, mais c'était un travail solitaire finalement très différent. Je passais du temps, beaucoup, dans les lieux et je n'avais pas de limite pour mettre un point final à cette histoire qui est d'ailleurs toujours en cours.

Ton territoire pour D'OC, c'était Figuerolles, un quartier très particulier de Montpellier, parlons-en un peu.

Figuerolles, c'est un peu le Belleville d'ici. Les Parisiens me comprendront. Un quartier d'immigration et de classes populaires. Enfin c'était comme cela avant, car la Covid a accéléré

bizarrement un processus de gentrification. Les néo débarquent en nombre et le quartier se cherche une nouvelle identité. Il y a des travaux partout, mais ça c'est un marqueur de Montpellier, en mutation depuis trente ans. Les historiques s'y perdent un peu! Il y a le quartier arabe, le Plan Cabanes, et le quartier gitan, la Cité Gély. Il y a des tensions, c'est sûr, des règles internes qui m'échappent un peu, mais le plus souvent une paix des braves fait que l'on se sent en sécurité. En tout cas, moi, je ne suis jamais senti agressé comme photographe.

Justement, comment as-tu été reçu?

Bien, très bien, j'ai été aidé par une association, l'APAJ, qui a été un grand facilitateur. J'ai surtout arpenté le quartier des Saints, quelques rues au centre du quartier. Elles ont aussi été un lieu de rencontres, on m'a invité souvent.

Ce projet va-t-il compléter Noire Méditerranée, ton autre projet?

Oui, il va s'intégrer dans un ensemble. C'est l'idée d'y associer aussi le travail pour la BNF que je vais produire bientôt sur le tourisme de masse et l'érosion du trait de côte vers Valras.

Comment as-tu abordé ce projet collectif?

Le collectif, c'est ce qui me faisait peur. Être jugé par rapport aux autres, me comparer... Mais le projet ne devient collectif qu'à la fin, car on ne s'est pas beaucoup rencontrés ces deux dernières années.

La Méditerranée est très présente dans le corpus documentaire que tu construis...

Oui, c'est moi, je suis d'ici... Je n'ai pas envie de partir, je suis bien ici...



© Federico Drigo

LES RENDEZ-VOUS AU CENTRE PHOTOGRAPHIQUE DOCUMENTAIRE

VERNISSAGE ET SIGNATURES DE LIVRE

« D'OC » - EXPOSITION COLLECTIVE

AVEC : PAUL BAUDON, THÉO COMBES, PAULINE DUPIN, MELODY GARREAU, ADRIEN RIBET, MARIANNE THAZET

SAMEDI 17 SEPTEMBRE 2022 / 11H

TABLE RONDE

« PHOTOGRAPHER UN TERRITOIRE »

Animée par Sonia Chalbi (Papier de Soi) avec David Fourré (éditions lamaindonne), Marianne Thazet et Paul Baudon (photographes)

SAMEDI 17 SEPTEMBRE 2022 / 15H

Les photographes de l'exposition « D'OC » et David Fourré, fondateur des éditions lamaindonne, discuteront de ce qu'est une commande photographique sur un territoire. Cette rencontre sera animée par Sonia Chalbi de Papier de Soi.
Tout public / Gratuit (dans le cadre des JEP 2022)

ATELIERS ENFANT

PETIT ATELIER PHOTO

DIMANCHE 18 SEPTEMBRE 2022 / 11H

Un atelier pour découvrir la photographie et l'exposition « D'OC ».

*Pour les 7 -11 ans / Gratuit (dans le cadre des JEP 2022) / Sur réservation**

LES PETITS ATELIERS PHOTO

VACANCES DE LA TOUSSAINT : 25 & 27 OCTOBRE, 2 & 4 NOVEMBRE / 10H30-12H

Des ateliers pour découvrir la photographie et l'exposition temporaire autour d'activités manuelles et créatives. *Programme à venir*

*Pour les 6 -11 ans / 5€ par atelier / Sur réservation**

STAGE ADOS

PHOTO ET SON, RENCONTRE AVEC L'IMAGE (animé par le collectif Trigone)

DU 24 AU 28 OCTOBRE / 14H-17H

Toute la semaine, les stagiaires réaliseront une POM (petite oeuvre multimédia) autour d'une thématique définie. Cette création artistique leur permettra d'apprendre à utiliser l'image et le son comme moyen d'expression.

*Pour les 11-18 ans / 25€ pour la semaine / Sur réservation**



© ImageSingulières

VISITES COMMENTÉES

PAROLES DE PHOTOGRAPHES

DIMANCHE 18 SEPTEMBRE 2022 / 15H

Les photographes présentent l'exposition « D'OC », à travers une visite commentée.

Tout public / Gratuit (dans le cadre des JEP 2022)

PAROLES DE MÉDIATRICE

DIMANCHES 2 OCTOBRE, 6 NOVEMBRE ET 4 DÉCEMBRE 2022 / 15H

Tous les premiers dimanches du mois, l'équipe du service des publics propose des visites commentées des expositions temporaires.

Tout public / Gratuit

C'EST QUOI UNE RÉSIDENCE ?

DIMANCHE 16 OCTOBRE / 15H

Une visite pour découvrir les résidences artistiques d'ImageSingulières, la commande photographique « D'OC » et les éditions qui en sont issues.

Tout public / Gratuit (dans le cadre des Journées des Ateliers d'Artistes d'Occitanie)

ATELIER ÉCRITURE ADULTE

ÉCRITURES CROISÉES

26 NOVEMBRE 2022 / 14H30-17H30

Après une visite commentée de l'exposition temporaire, Papier de Soi propose un atelier d'écriture autour d'une sélection de livres de la bibliothèque du Centre photographique documentaire.

En partenariat avec Papier de Soi.

Sur inscription (papierdesoi2@gmail.com) / 15€ tarif plein / 10€ tarif réduit

SOIRÉE CINÉMA

MOIS DU DOC 2022 - PROGRAMMATION À VENIR

NOVEMBRE 2022

ImageSingulières, en partenariat avec les Cinémas Véo de Sète, vous donne rendez-vous au Nouveau Palace pour sa neuvième édition de *Doc(s) de nuit*, dans le cadre du Mois du Film Documentaire.

En partenariat avec les cinémas Véo-Comoedia de Sète

* Réservations : baroux@imagesingulieres.com ou 04 67 18 27 54

PLUS D'INFORMATIONS SUR IMAGESINGULIERES.COM



© ImageSingulières

LE SERVICE ÉDUCATIF

Camille Baroux, chargée des publics

Nathalie Blanc, professeure missionnée par la DAAC

ACCUEIL DES SCOLAIRES

Des visites et des ateliers sont proposés aux élèves de primaire, collège et lycée. Nous organisons une visite des expositions pour les enseignants et mettons à leur disposition des documents afin de préparer la venue de leur classe.

PRIX MÉDIATIKS - REPORTAGES PHOTO

LE VOLET ÉDUCATIF DE LA FRANCE VUE D'ICI

ImageSingulières et le CLÉMI (Centre pour l'éducation aux médias et à l'information) invitent les classes de tous les niveaux à raconter en images leur quotidien et de concourir au **Prix Médiatiks - Reportages photo**. Renseignements sur www.clemi.fr

PROJETS SPÉCIFIQUES

Depuis plusieurs années, ImageSingulières oeuvre pour l'accès à la culture pour tous en menant des actions auprès des publics issus des quartiers prioritaires.

Renseignements : baroux@imagesingulieres.com / 04 67 18 27 54

Informations et contenus à lire sur notre site internet www.imagesingulieres.com

LA BIBLIOTHÈQUE

Réseau des médiathèques de Sète Agglopôle Méditerranée

Le Centre photographique documentaire - ImageSingulières dispose depuis sa création d'une **bibliothèque de consultation spécialisée** qui propose aujourd'hui plus de 4 500 ouvrages et documents sur la photographie. Une partie de ce fonds provient de dons, notamment du **Prix du Livre des Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles** depuis 2016.

Le Centre photographique documentaire - ImageSingulières propose aussi aux visiteurs un **espace de lecture de la presse spécialisée**, et un espace **librairie-boutique**.

L'accès à la bibliothèque est réservé aux adhérents de CÉTÀVOIR et des médiathèques de Sète Agglopôle Méditerranée.

L'ASSOCIATION CÉTÀVOIR



2003 - 2009

CÉTÀVOIR mène de nombreux projets d'expositions et d'ateliers dans les quartiers prioritaires.

2005

COMMANDE DE LA VILLE DE SAINT-ÉTIENNE

Carte blanche donnée à trois grands photographes Anders Petersen, Gilles Favier et Antoine D'Agata, produite et exposée dans le cadre des Transurbaines, la Biennale de la Ville de Saint-Étienne.

DEPUIS 2008

RÉSIDENCE D'UN(E) PHOTOGRAPHE À SÈTE

Chaque année, CÉTÀVOIR produit un livre et une exposition dans le cadre d'ImageSingulières.

DEPUIS 2009

RENDEZ-VOUS DE LA PHOTOGRAPHIE DOCUMENTAIRE IMAGESINGULIÈRES

Tous les ans, pendant près de 3 semaines, des expositions gratuites de photographes documentaires internationaux dans de nombreux lieux de la ville de Sète. Plus de 67 000 visiteurs en 2019.

DEPUIS 2011

LA MAISON DE L'IMAGE DOCUMENTAIRE À SÈTE

Toute l'année des expositions temporaires, des ateliers de pratique photographique, des projections de films documentaires...

CRÉATION D'UN SERVICE ÉDUCATIF

Agréé par le Ministère de l'Éducation Nationale au titre des associations éducatives complémentaires de l'enseignement public. CÉTÀVOIR collabore avec le CLÉMI, le centre pour l'éducation aux médias et à l'information.

2014

LA FRANCE VUE D'ICI

Un projet en partenariat avec Mediapart. Commande à 25 photographes pour documenter la France jusqu'en 2017. Un site internet, un livre aux éditions de La Martinière et des expositions partout en France, ainsi qu'une grande exposition à la Maison des Métallos à Paris et à ImageSingulières à Sète en 2017.

2016

OUVERTURE AU PUBLIC DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA MID

2017

COMMANDE PUBLIQUE SUR LA JEUNESSE EN FRANCE

Confiée par le Ministère de la Culture et en co-pilotage avec le Cnap. Les œuvres sont présentées à la Villa Pérochon à Niort et à ImageSingulières à Sète. Un livre est édité, et des expositions événementielles dans cinq grandes gares SNCF sont organisées.

2019

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA MID INTÈGRE LE RÉSEAU DES MÉDIATHÈQUES DE SÈTE AGGLOPÔLE MÉDITERRANÉE

2021

LA MID DEVIENT LE CENTRE PHOTOGRAPHIQUE DOCUMENTAIRE - IMAGESINGULIÈRES

Notre lieu à l'année s'agrandit avec un nouvel espace d'exposition en rez-de-chaussée.

INFORMATIONS PRATIQUES

Centre photographique documentaire - ImageSingulières

17 rue Lacan 34200 Sète / +33 4 67 18 27 54 / info@imagesingulieres.com

HORAIRES D'OUVERTURE

EXPOSITIONS

Du mardi au dimanche de 14h à 18h

Fermé les jours fériés, le 24 décembre et hors expositions

Entrée gratuite

BIBLIOTHÈQUE

Du mercredi au samedi sur rendez-vous

Accès réservé aux adhérents de CÉTàVOIR et des médiathèques de Sète Agglopolè Méditerranée.

VISITES ET SERVICE DES PUBLICS

Visite commentée en groupe (de 10 à 20 personnes) : 20€

Visite commentée tous les premiers dimanches du mois à 15h / Gratuit

Visite en famille pendant les vacances scolaires à 15h / Gratuit

Camille Baroux : baroux@imagesingulieres.com / 04 67 18 27 54

ADHÉSION

Tarif : 25 € / 15 € (réduit) - Possibilité d'adhérer en ligne !

RELATIONS PRESSE

ImageSingulières

Lucie Guitard

04 67 18 27 54

guitard@imagesingulieres.com

WWW.IMAGESINGULIERES.COM

